



Laura Marin

Survivances du neutre

SURVIVALS OF THE NEUTRAL

Abstract: The French epistemological landscape has witnessed, since the 1950s, the emergence of a rather strange category: the neutral. From Maurice Blanchot to Roland Barthes, passing through the works of Gilles Deleuze and Louis Marin, as well as phenomenology and a significant share of post-Freudian psychoanalysis, the neutral has not ceased to challenge and fascinate modern thought. Assuming as starting point a today forgotten medical use of the word, still encountered during the Renaissance, my article aims to identify the forms in which this medical reference survives in contemporary ways of conceiving the neutral. The present essay examines more closely the emergence of this category, its conceptual filiations, the transformations it has undergone, and the effects it has produced, with a view to contributing to what may be called a (cultural) memory of the neutral.

Keywords: Neutral; Roland Barthes; Maurice Blanchot; Medicine; Renaissance; Survival.

LAURA MARIN

Université de Bucarest, Roumanie
lauramarin@gmail.com
DOI: 10.24193/cechinox.2017.33.24

À partir des années 1950, on peut remarquer en France, dans les différents champs du savoir et de la création littéraire, une préoccupation constante pour la catégorie du neutre. Posé par Roland Barthes en 1953 dans *Le Degré zéro de l'écriture*¹, et déployé le long de son œuvre jusqu'au cours qu'il lui consacre en 1977-1978 au Collège de France², formulé par Maurice Blanchot comme la condition critique par excellence de l'acte littéraire³, le neutre ne cesse d'interpeller la pensée et la sensibilité des modernes. On le retrouve encore chez Gilles Deleuze qui interroge cette catégorie en rapport avec les mouvements de constitution du sens⁴ ; chez Emmanuel Levinas et Jacques Derrida, lecteurs tous deux de Husserl, Heidegger et Blanchot, préoccupés ici par la genèse, l'expérience et le dépassement phénoménologiques du neutre⁵ ; chez Louis Marin qui fait du neutre une approche critique de l'utopie et de ses formes discursives⁶ ; chez André Green qui établit un lien très net et très précis entre le neutre et la constitution des conflits psychiques⁷ ou chez Pierre Fédida, qui rapporte le neutre au lieu et aux conditions du travail analytique en psychothérapie⁸. Mais si le neutre a pu marquer à ce point la pensée et la sensibilité du vingtième siècle, c'est moins pour une raison politique ou morale que pour



une raison historique : le neutre, comme le remarque avec justesse Christophe Bident, « est apparu, chaque fois, comme le concept ou le perçoit susceptible de repenser une émergence de l'être, du corps ou du visage dans un espace strié de négations qui s'imposaient avec une brutalité totalitaire visant à écarter toute possibilité de renversement dialectique »⁹.

Catégorie grammaticale avant tout, où il est question de genre (ni masculin, ni féminin) et de voix verbale (ni active, ni passive), le neutre traverse des champs lexicaux très variés : de la politique, où il est question d'états, de pays, de puissances qui refusent de prendre parti lors d'un conflit, à la botanique et la zoologie, où il est question d'organes reproducteurs asexués ou stériles chez certains végétaux ou insectes ; de la physique, où il est question de corps, de fils, de conducteurs neutres, privés autrement dit de toute charge électrique (positive ou négative), à la chimie, qui appelle neutres les substances ou les milieux qui ne sont ni acides, ni basiques¹⁰. Tous ces usages du terme ne font pourtant pas toujours un concept, mais cette énumération rapide, devenue canonique pour toute approche lexicale, suffit pour comprendre que ce mot, le neutre, qui littéralement renvoie à ce qui n'est « ni l'un ni l'autre »¹¹, inscrit dans la langue et dans la pensée une logique du reste – de cette chose indéterminée qui se tient en dehors ou en marge du paradigme constitué, donné et consacré –, et des relations qui rendent flexibles ou déjouent les oppositions paradigmatiques (masculin/féminin, actif/passif, positif/négatif, etc.). Le neutre dirait alors une autre façon de penser le résiduel, poussant les disciplines à sortir de leurs cadres et produire ainsi de nouveaux sens et savoirs.

Le neutre : pratique et pensée médicales

Le neutre pourtant n'est pas une invention des modernes. Il disparaît à un moment historique pour revenir à un autre, tout en changeant de sens et de signification selon les contextes, les disciplines, les lieux ou les époques qu'il traverse. Il m'a semblé alors qu'il fallait me demander de quelle manière le neutre revient à l'âge contemporain, sous quelles figures, animé par quel désir, porté par quelle histoire, et tenter d'examiner par la suite, avec un mot emprunté à Aby Warburg, mais qui a su retrouver tout son potentiel analytique et théorique dans la lecture et la pensée de Georges Didi-Huberman, les formes de sa *survivance*¹².

Pour ce faire, je propose d'interroger le neutre à partir d'une occurrence médicale, aujourd'hui oubliée, mais rencontrée encore à l'âge de la Renaissance dans les ouvrages des médecins, chez Jean Fernel (1506-1558), Guillaume Rondelet (1507-1566), Ambroise Paré (1510-1590) ou Lazare Rivière (1589-1655), par exemple, qui réagissent tous, en vertu de leur pratique médicale, à la trop rigide logique philosophique qui, dans la bonne tradition aristotélicienne, n'admet pas de terme moyen entre la santé et la maladie. Le neutre s'impose à l'époque dans le vocabulaire de la pensée médicale pour nommer cet état instable et transitoire du corps vivant qui n'est ni en pleine santé ni tout à fait atteint par la maladie, mais toujours en train de passer de l'une à l'autre. En s'appuyant sur leur pratique médicale (leur *artis usus*), ces médecins défendent l'existence d'un passage progressif – et non pas immédiat – de la santé à la maladie, et



s'efforcent ainsi à défaire, déjouer, élargir l'opposition paradigmatique qui fonde leur discipline, violemment heurtée par les raisonnements binaires de la logique.

Il s'agira donc d'interroger le neutre contemporain à partir de ce regard médical posé sur le corps à une époque où la médecine hésite encore entre art et science, et où la pratique médicale doit beaucoup à l'observation minutieuse de l'anatomie et de l'activité des organes. Il s'agira plus largement de repérer dans la pensée du neutre contemporain les formes survivantes de ce neutre médical, d'examiner de plus près ses apparitions, ses filiations, ses effets, ses transformations et ses déplacements, et de contribuer ainsi, à ma façon, par ce travail de récupération, à la construction de ce qu'on pourrait appeler une *mémoire (culturelle) du neutre*.

À cette occurrence médicale du neutre, qui remonte au II^e siècle, à l'art médical de Claude Galien, je suis arrivée en parcourant *Le Tiers Livre* de François Rabelais dont l'activité littéraire fut doublée, on le sait, d'une vocation pour la médecine¹³. Au cœur de ce livre se trouve le dilemme de Panurge quant à cet important choix de vie qu'est le mariage. Panurge veut bien se marier mais il est pris par le doute et la peur de se faire avoir. Il demande alors conseil à son ami Pantagruel qui l'encourage à chercher la réponse en lui-même sauf que Panurge ne parvient pas à se décider. Plusieurs consultations et aides à la prise de décision s'ensuivent, Panurge ne s'en sort pourtant pas. Pantagruel fait alors davantage, il organise un banquet où des savants sont invités à répondre à la question qui préoccupe tant Panurge. Le philosophe Trouillogan, annoncé au chapitre XXIX du *Tiers Livre* comme le « philosophe

parfait » répond à la question de Panurge, vers la fin du chapitre XXXV, d'abord par « Tous les deux ensemblement », ensuite par « Ne l'un ne l'autre »¹⁴. Panurges trouve ces réponses « répugnantes et contradictoires », tout en protestant de n'y rien comprendre. À son secours vient alors un médecin, Rondibilis, qui lui avance l'explication suivante : « Ainsi [...] mettons nous neutre en Medicine et moyen en philosophie : par participation de l'une et de l'autre extrémité, par abnegation de l'une et de l'autre extrémité, et par compartiment du temps, maintenant en l'une, maintenant en l'autre extrémité »¹⁵. Singulière parmi les réponses du banquet, dans la pensée comme dans la syntaxe, l'explication de Rondibilis demande à son tour quelques précisions supplémentaires, tout du moins pour un lecteur de Rabelais qui n'est pas familier avec la pensée de la Renaissance.

Jean Céard, l'éditeur du *Tiers Livre*, format Poche, indique ceci en note de bas de page :

En logique, un terme peut être moyen (*medium*) soit parce qu'il participe aux deux termes extrêmes (ainsi « être un corps sensible » est moyen par participation entre homme et animal et permet de conclure que tout homme est animal), soit parce qu'il ne participe pas (« abnegation ») aux deux termes extrêmes (ainsi l'homme est moyen par abnégation entre l'ange et la bête, parce que l'homme n'est ni immortel comme l'ange, ni irrationnel comme la bête), soit par « compartiment du temps » (ainsi l'automne est moyen entre l'été et l'hiver). Les médecins, à cette notion, préféraient celle de *neutre*¹⁶.



L'explication de Rondibilis introduit donc une distinction terminologique entre la pensée philosophique de la scolastique et la pensée médicale. Si Rabelais, médecin à son tour, se montre ici sensible à la catégorie du neutre, c'est pour défendre et soutenir le développement de la médecine moderne. Mais pour quelle raison précisément les études médicales de la Renaissance préfèrent le terme de « neutre » à celui de « moyen » ?

Dans un article fort éclairant, intitulé « Le moyen et le neutre »¹⁷, Jean Céard offre une réponse rigoureuse à ma question. Je voudrais le suivre ici de plus près. Selon lui, la Renaissance valorise le moyen par participation en dépit du moyen par abnégation pour une raison épistémologique bien précise : l'existence des entités moyennes participant aux deux extrémités sert d'argument imbattable pour soutenir la thèse de l'unité multiple du monde. Cette logique met mal à l'aise les médecins de la Renaissance, non parce qu'ils récusent cette vision, mais parce que l'époque n'admet pas, dans la bonne tradition aristotélicienne, d'état moyen entre la santé et la maladie, le couple sain-malade étant l'un des exemples canoniques des contraires dits « immédiats », avec le pair et l'impaire pour le nombre, le vice et la vertu pour la morale. Or les médecins soutiennent, dans la bonne tradition galénique, l'existence d'un troisième état du corps vivant entre la santé et la maladie, qui assure le passage progressif de l'une à l'autre, et qu'ils désignent précisément par le terme de *neutre*. Jean Fernel, un des médecins les plus célèbres du XVI^e siècle, en parle dans le chapitre consacré à la pathologie de son ouvrage capital intitulé *Universa medicina* :

L'équilibre parfait et accomplit du corps ou d'une partie du corps,

parvenu à son plus haut point, est la totale santé. La constitution qui s'en écarte un peu, sans nuire à nos actions ni manifestement incommoder l'être vivant, est encore santé, mais imparfaite. Quant à celle qui ensuite est devenue vicieuse au point que désormais l'homme en souffre à l'évidence et voit ses fonctions gravement atteintes, c'est la maladie, qui, s'aggravant peu à peu, conduit finalement à cette extrémité qu'est la mort. Entre elles s'interposent une constitution moyenne qui, de part et de l'autre, est *obscur*, qui pour cela n'est ni la santé ni la maladie, mais une *constitution neutre*. En effet, elle ne participe ni de l'une ni de l'autre, et ne rend le corps ni sain ni malade, mais le met dans un état comme entre les deux¹⁸.

Le neutre, cette « constitution neutre » dont parle Fernel dit précisément le moyen « par abnégation », qui ne participe à aucune des extrémités, invoqué dans l'explication que Rondibilis offre à Panurge. Mais ce neutre est aussitôt traité ici d'*obscur*. Tout comme « notre » neutre, ce neutre plus moderne de Barthes, Blanchot, Deleuze et al., a souvent été traité d'*obscur*¹⁹. Comment alors entendre l'obscurité constitutive du neutre médical ? Jean Céard y voit la difficulté de délimiter en toute netteté les frontières entre cet état intermédiaire dit neutre par les médecins de la Renaissance et les états entre lesquels il a lieu puisque c'est bien le passage d'un état à l'autre qui devient problématique ici, et dont la non-participation à l'une ou l'autre des extrêmes (la santé, la maladie) est si mal gérée (pour ne pas dire rejetée) par la logique aristotélico-scholastique. Là



où la logique n'admet pas de terme moyen entre la santé et la maladie, la pratique médicale reconnaît les « constitutions neutres », c'est-à-dire les états *progressifs* qui assurent le passage de la santé à la maladie, de la maladie à la santé, et relèvent de l'acuité de l'observation médicale, et non pas de l'entreprise logique. Mais si le neutre peut surgir dans ce contexte, c'est uniquement parce que la médecine n'est pas conçue à cette époque comme une science du général, mais comme un art du particulier – *artis usus* du médecin –, une attention portée au singulier, à la nuance, à la différence qualitative.

J'ajouterais que cette obscurité constitutive du neutre hérite de la définition difficile et perturbante du neutre chez Claude Galien même, qui, à force de vouloir être précis lorsqu'il expose cette notion dans le traité sur l'art médical, remarque les ambiguïtés terminologiques, multiplie les nuances, s'efforce à les éclairer :

Le neutre en tant que cause, signe et corps, considéré dans un état pur et simple et dans le moment présent, s'entend dans chacun des cas de trois façons : d'abord en tant qu'il ne participe pas même de l'un des deux états contraires, ensuite en tant qu'il participe de l'un et de l'autre, et enfin en tant qu'il participe tantôt de l'un, tantôt de l'autre. Et parmi ces cas, le second s'entend de deux façons : en tant qu'il participe tantôt de façon égale de chacun des contraires, tantôt davantage de l'un des deux. Mais en ce qui concerne l'ensemble de la définition, il existe une certaine ambiguïté dans les termes qu'il nous faut elle aussi éclaircir. En disant en effet que

la médecine est la science de ce qui est sain, malsain et neutre, on entend par là comme la science de toutes les particularités, on l'entend aussi comme celle de certaines et on l'entend également comme celle de telles ou telles. Mais si c'est celle de toutes, son domaine est illimité et impossible à concevoir, et si c'est celle de certaines, il est incomplet et n'obéit pas aux règles de l'art, mais si c'est celle de telles ou telles, il est conforme aux règles de l'art et en même temps suffisant pour comprendre absolument toutes les parties qui composent l'art, trait que nous disons appartenir aussi à la définition de la médecine²⁰.

Jean Fernel, quant à lui, cherche, malgré toute difficulté du neutre obscur, à distinguer neuf états ou dispositions intermédiaires entre l'idéal de la santé parfaite et son contraire absolu, la mort :

Toute constitution physique, saine, neutre, malade, se répartit en trois ordres, si bien que l'ensemble de la vie humaine compte neuf constitutions. Les extrêmes sont tout à fait contraires, la santé la plus entière et la mort. Celui qui ira *progressivement* de la santé à la mort assumera *l'ensemble* des constitutions qui s'ordonnent entre elles comme suit : l'excellente santé, la bonne santé, la santé fragile et peu solide ; la constitution neutre incline à la santé, la neutre au sens absolu du terme, la neutre qui penche vers la mort ; la maladie simple et légère, la maladie grave et dangereuse, la maladie très grave et très dangereuse. À la suite prochaine vient la mort, dernière ligne d'arrivée²¹.



Pour les philosophes de la Renaissance les raisonnements des médecins semblent heurter la logique d'Aristote selon laquelle il n'y a pas d'intermédiaire entre la santé et la maladie. Fernel cherche une solution pour échapper à ce mauvais pas. Il recourt à un surenchérissement de la logique aristotélicienne pour libérer la pratique médicale des contraintes de la philosophie : si Aristote définit la santé par l'intégrité des actions, la maladie en serait une privation. On aurait alors affaire à des privatifs, catégorie d'opposés qui ne connaît pas le moyen. Il n'y a pas de *medium* possible entre les deux privatifs : sois je suis sain, sois je suis malade. Il y a sûrement des degrés dans la privation, mais c'est toujours de la privation ! Le neutre (ni sain ni malade) ne trouve pas sa place ici. Selon Fernel, la logique devrait être abandonnée et suivre la pratique médicale qui reconnaît dans la succession des neuf états intermédiaires, entre la pleine santé et la mort, une *progression*, une gradation continue entendue comme « ensemble ».

D'autres médecins de la Renaissance ont fait appel à la pratique médicale pour défendre le neutre, et pour éviter ainsi d'enfermer leur expérience dans les cadres trop étroits des propositions théoriques de la logique aristotélico-scholastique. Lazare Rivière, Ambroise Paré ou Guillaume Rondelet invoquent par exemple l'usage de la diète (*victus ratio*) et des remèdes dans l'entretien ou le rétablissement de la santé, argument puissant pour l'existence des états neutres, où la maladie est déjà surmontée mais la santé n'est pas encore pleinement installée.

Dans un contexte épistémologique où prévaut le moyen par participation, ce mouvement étant si fort qu'il tende à englober le moyen par abnégation, la médecine

défend et sauve celui-ci, lui donne le nom de neutre tout en cherchant à l'imposer et à le préserver ainsi. Guillaume Rondelet, ami et maître médecin de Rabelais, auteur d'un traité intitulé *De dignoscendis morbis* [*De la découverte des maladies*] note ceci dans la préface de cet ouvrage :

Tout le savoir du médecin consiste en deux points, la connaissance des corps et celle des remèdes. Les corps sont ou sains, ou malades, ou neutres. Il faut, en effet, *poser une troisième constitution si l'on veut correctement faire face aux affections du corps*. De fait, ceux qui ont une constitution neutre sont dans un *état sans reproche et ne souffrent pas de lésions manifestes de leurs actions*, ce qui est de l'essence de la maladie. Aussi, ces corps, n'étant ni sains ni malades, sont-ils neutres et dits tels. Ce sont ceux qui sont enclins aux maladies et commencent déjà à s'éloigner de la santé. Car jamais personne n'est passé de l'exacte santé à la maladie sans connaître une constitution moyenne, qu'on appelle dans les écoles *neutralitas decidentiae*. Et inversement on ne passe pas immédiatement de la maladie à la santé parfaite. [...] Cette dernière constitution est appelée dans les écoles *neutralitas conualescentiae*²².

L'expérience du neutre, telle qu'elle est formulée par la pensée médicale jusqu'à l'âge de la Renaissance touche donc au corps, aux états du vivant, à l'*artis usus* du médecin, et ceci avant de toucher au rôle de la case vide dans l'organisation de la langue, à l'écriture blanche, à la pensée-passion de la différence qui ont tant marqué les recherches des modernes.

Le vivant sous le signe du neutre

On peut facilement, et du moins structurellement, reconnaître les réponses surprenantes du philosophe Trouillogan et du médecin Rondibilis dans la formule du neutre contemporain. Pour Barthes, le neutre « n'est pas une moyenne d'actif et de passif ; c'est plutôt *un va-et-vient, une oscillation* amoral[e] [...], le contraire d'une antinomie » correspondant comme valeur « à la force par laquelle la pratique sociale balaye et irrealise les antinomies scolastiques »²³. Pour Blanchot, il serait « *ce mot de trop qui se soustrait soit en se réservant une place à laquelle toujours il manque tout en s'y marquant, soit en provoquant un déplacement sans place, soit en se distribuant, d'une manière multiple, en supplément de place* »²⁴. Mais ces définitions condensées et un peu abstraites du neutre contemporain laissent difficilement la place à une question qui articule le neutre à l'expérience du corps. Chez Barthes et Blanchot – ces deux grands auteurs du vingtième siècle qui ont travaillé la notion de neutre comme nul autre, avec autant d'assiduité que de passion – interroger le corps comme objet du neutre n'est pas de toute évidence. Ils se sont montrés sensibles notamment au rôle que joue le neutre dans le fonctionnement du langage. Chacun à sa manière a fait du neutre une pensée esthétique, ayant tourné (ce fut surtout le cas de Barthes) vers l'élaboration d'un « projet éthique »²⁵, d'une question posée aux formes de la vie et du vivre ensemble²⁶. On sait pourtant que ni l'un ni l'autre n'a ignoré le savoir médical : à l'époque des nombreux séjours passés au sanatorium pour soigner sa tuberculose, Barthes songe à faire des études médicales²⁷. Plus tard, il consacre une étude à

la sémiologie médicale, où il renvoie à Ambroise Paré²⁸. Blanchot, quant à lui, poursuit des études de médecine dans les années '30, à Sainte-Anne, où il se spécialise en psychiatrie et neurologie²⁹. La question médicale (question d'éthique, de pouvoir, de décision) surgit à plusieurs reprises dans ses livres ; personnages, figures, situations narratives sont portés dans ses romans et ses récits par un regard fait d'une telle acuité de l'observation et telle précision que seul un clinicien exercé puisse en disposer³⁰. Il m'a semblé alors qu'il fallait accorder, dans la lecture que je faisais des œuvres de ces auteurs, plus d'attention à cette ouverture médicale qui se joue entre les lignes de leurs textes puisque ni Barthes, ni Blanchot n'en parlent directement, mais il y a chez eux une préoccupation constante pour la question médicale, quoique discrète, voire marginale, mais qui ne peut pas laisser indifférent le lecteur qui prend le texte au ralenti. C'est ainsi que j'ai été conduite à tenter d'articuler un lien entre le neutre et la question médicale, présente chez ces auteurs par des traces, des bribes ou des restes qu'il fallait bien interroger et intégrer dans un travail plus ample de récupération historique d'une part, de renouvellement de la lecture critique de l'autre.

Dans l'argument du cours que Barthes avait donné au Collège de France en 1977-1978, la médecine n'est pas retenue parmi les disciplines qui se partagent le neutre. Barthes cite ici la grammaire, la politique, la botanique, la zoologie, la physique, la chimie, mais rien n'est dit de la médecine. Il se montre pourtant très sensible à la question du pathologique : le cours est traversé par toute une série de figures qui touchent aux affects et au corps affecté : « la fatigue », « la souffrance », « l'angoisse », « le malaise »,



« l'effroi », « la colère ». Ce sont des figures qui décrivent ici des états conflictuels du corps vivant qui ouvrent la question de ce qu'on pourrait nommer une « pathologie » du neutre. Ce mot même, « pathologie », en usage chez Barthes, sous sa forme nominale et interrogative, est posé dès les préliminaires du cours, lorsqu'il avoue avoir pris comme point de départ et manière d'avancer dans le cours un « désir de Neutre ». Après avoir exposé le principe du cours, il dit ceci : « Reste à poser la vérité du cours : le désir qui est son origine et qu'il met en scène. Le cours existe parce qu'il y a un désir de Neutre : un *pathos* (une patho-logie ?) »³¹. Barthes force ici l'écriture du mot, il y introduit un tiret comme pour distinguer entre deux cellules de sens qui tiennent ensemble dans leur séparation même, mais reste pourtant silencieux sur la raison et les effets de ce geste. À un autre endroit du cours, en se demandant quel est le discours qui s'occupe du *pathos*, Barthes répond par « pathologie », mot dont le sens médical usuel – très figé et trop normatif – le gêne et le contraint à chercher une issue à cette impasse sémantique : il opère alors dans l'écriture même du mot une fissure, il brise la forme et propose « patho-logie »³² afin de récupérer par cette opération neutralisante – et là, il le dit explicitement – le sens ancien du *pathos* grec, « l'affecté-actif ». Il va même plus loin, jusqu'au point de faire entendre par pathologie « une passion de la différence » tout en renvoyant à Nietzsche, Deleuze et Blanchot. Barthes ouvre ainsi la langue écrite à l'activité de la vie sensible, l'esthétique au biologique, et par là – c'est mon hypothèse – à la question médicale du neutre qui se pose, souvenons-nous, dès le traité de Galien sur l'art médical, pour affirmer et défendre la différence avec la logique scolastique³³.

Dans l'intention du même travail de récupération du sens médical du neutre, j'entends lire, par exemple, ce fragment du *Pas au-delà* de Maurice Blanchot, fragment qui se situe sans continuité ni rupture évidentes avec l'ensemble du livre : « Le corps souffrant ne nous force-t-il pas à vivre selon un corps qui ne serait plus neutre, désuni mais dans le regret et la pensée de son unité, le "corps propre" d'autant plus qu'il est désapproprié et se valorisant à mesure qu'il ne vaut rien : nous obligeant à être attentifs à nous même en ce qui ne mérite nulle attention ? *"De cela aussi, je souffre et peut-être, par ce mode de vie souffrant, je romps les amarres, la rupture est sans limite. – Tu tires parti de tout."* »³⁴ Blanchot distingue ici entre un corps souffrant (atteint par la maladie), un corps propre (l'idéal de la santé) et un corps neutre (sans dommage perceptible mais transitant entre la souffrance et la propreté). C'est une distinction qui récupère, à mes yeux, anime et fait revivre la définition tripartite de l'*Art médical* de Galien, en usage jusqu'à l'âge de la Renaissance. C'est dire que l'*artis usus* n'est pas seulement un art à vocation médicale, mais aussi littéraire.

Le fragment narratif qui ouvre un autre grand livre de Maurice Blanchot, *L'Entretien infini*, est un dialogue entre deux êtres ayant en commun une fatigue excessive sur laquelle leur conversation ne cesse de revenir³⁵. Telle qu'elle se livre au discours dans ce fragment, la question de la fatigue renvoie à cet état neutre des corps ni sains ni malades, « sans reproche » ni « lésions manifestes », dont parle le médecin Rondelet. Bien que fatigué (le corps est donc affecté), l'homme n'est pas empêché de faire son travail. Par opposition à la maladie (le corps souffrant), la fatigue dont

il est question ici est présentée comme un dommage imperceptible, voire comme un élément de l'actif du travail : « *Il me semble que, si fatigué que vous soyez, vous n'en accomplissez pas moins votre tâche, exactement comme il faut. On dirait que non seulement la fatigue ne gêne pas le travail, mais que le travail exige cela, être fatigué sans mesure.* »³⁶ La fatigue, écrit Blanchot plus loin, « *est le plus modeste des malheurs, le plus neutre des neutres, une expérience qui, si l'on pouvait choisir, personne ne choisirait par vanité* »³⁷. Par la fatigue – figure et symptôme du corps neutre, ni sain ni malsain –, tout un neutre-monde, un neutre *du* monde, cherche à régler chez Blanchot son rapport. Il s'agit d'un rapport qui dit tout simplement la vie de l'homme du monde, de cet homme « quelconque », dont l'existence est structurellement marquée par neutre, car, écrit Blanchot, il « n'est ni à proprement parler moi ni à proprement parler l'autre, il n'est ni l'un ni l'autre, et il est l'un l'autre dans leur présence interchangeable, leur irréciprocité annulée »³⁸. Comment alors ne pas reconnaître ou laisser résonner dans cette citation de *L'Entretien infini*, la phrase, plus ancienne et plus éloignée de nous, par laquelle le philosophe Trouillogan répond à la question de cet autre homme du monde que représente Panurge dans *Le Tiers livre* de Rabelais, à un moment de la vie où choisir (de se marier ou non), c'est faire l'expérience du conflit, prendre des

responsabilités, bref, se construire un projet éthique.

Il y a deux aspects du neutre que j'ai pu retenir à la lecture du neutre médical : un qui se situe du côté des symptômes (quand il y a risque de maladie), l'autre qui se situe du côté de la convalescence et des régimes thérapeutiques (quand il y a promesse de guérison). Cet exercice d'actualisation ou de récupération du neutre médical me semble de grande importance si l'on pense à ce qu'il restitue : la possibilité de formuler une nouvelle approche (épistémologique, anthropologique, historique) de la notion de neutre, notion par laquelle notre Modernité a surtout formulé les limites de la pensée et la dé-subjectivation du langage. Avec l'homme « quelconque » de Blanchot, et « l'homme-se-soignant »³⁹ de Barthes, ces deux aspects me conduisent dans ma démarche à articuler le rapport entre le neutre et le vivant, catégorie qui revient, avec la relecture de Georges Canguilhem, au cœur de l'actualité des recherches en sciences humaines⁴⁰, et à examiner les formes sous lesquelles le neutre survit dans la pensée contemporaine : en quoi, par exemple, l'individu d'aujourd'hui, « ni malade, ni guéri » mais « inscrit dans de multiples programmes de maintenance »⁴¹ dont parle Alain Ehrenberg ou encore « l'homme sans fièvre »⁴² dont parle Claire Marin seraient-ils des hommes du neutre ?

BIBLIOGRAPHIE

- Barthes, Roland, *Le Degré zéro de l'écriture* [1953], in *Œuvres complètes*, tome I, *Livres, Textes, Entretiens 1942-1961*, édition d'Éric Marty, Paris, Seuil, 2002, pp. 166-225
 —, *Roland Barthes par Roland Barthes*, in *Œuvres complètes*, tome IV, *Livres, Textes, Entretiens 1972-1976*, édition d'Éric Marty, Paris, Seuil, 2002, pp. 575-773
 —, *Le Neutre, Cours au Collège de France (1977-1978)*, édition de Thomas Clerc, Paris, Seuil/IMEC, coll. « Traces écrites », 2002



- , « Esquisse d'une société sanatoriale » [1947], in *Album, Inédits, correspondances et varia*, édition d'Éric Marty, Paris, Seuil, 2015, pp. 87-89
- Bident, Christophe, « Les mouvements du neutre », *Alea : Estudios neolatinos*, vol. 12, no. 1, Université Fédérale de Rio des Janeiro, janvier-juin 2010, pp. 13-33
- Blanchot, Maurice, *L'Entretien infini*, Paris, Gallimard, 1969
- , *Le Pas au-delà*, Paris, Gallimard, 1973
- Céard, Jean, « Le moyen et le neutre », in Emmanuel Naya et Anne-Pascale Pouey-Mounou (dir.), *Éloge de la médiocrité, Le juste milieu à la Renaissance*, Paris, Éditions ENS Rue d'Ulm, « Coup d'essai », 2005, pp. 9-23
- Didi-Huberman, Georges, *L'Image survivante, Histoire de l'art et temps des fantômes selon Aby Warburg*, Paris, Minuit, 2002
- Ehrenberg, Alain, *La fatigue d'être soi, Dépression et société* [1998], Paris, Odile Jacob, 2000
- Esprit*, no. 441, dossier « Nouvelles politiques du vivant », janvier 2015
- Fédida, Pierre, « Le neutre et la négation, Processus analytique et progrès thérapeutique », in André Green et al., *Le négatif, travail et pensée*, Bordeaux, L'Esprit du temps, 1995, pp. 209-224
- Galien, Claude, *Œuvres complètes, Tome II, Exhortation à la médecine, Art médical*, édition et trad. Véronique Boudon, Paris, Les Belles Lettres, 2000
- Marin, Claire, *L'homme sans fièvre*, Paris, Armand Colin, 2013
- Marin, Louis, *Utopiques : jeux d'espace*, Paris, Minuit, 1973
- Possoz, Pascal, « La médecine en filigrane dans la vie et l'œuvre de Maurice Blanchot », in Monique Antelme et al., *Blanchot dans son siècle*, Lyon, Parangon/VS, 2009, pp. 155-165
- Rabelais, François, *Le Tiers livre des faictz et dictz du noble Pantagruel*, édition de Jean Céard, Paris, Librairie Générale Française, Le Livre de Poche, 1995
- Van der Lugt, Maaïke, « Neither Ill Nor Healthy. The Intermediate State Between Health and Disease », *Quaderni storici*, no. 136, 2011, pp. 13-46

NOTES

1. Roland Barthes, *Le Degré zéro de l'écriture* [1953], in *Œuvres complètes, tome I, Livres, Textes, Entretiens 1942-1961*, édition d'Éric Marty, Paris, Seuil, 2002, pp. 166-225.
2. Roland Barthes, *Le Neutre, Cours au Collège de France (1977-1978)*, édition de Thomas Clerc, Paris, Seuil IMEC, 2002.
3. De *L'Espace littéraire* [1955] et *Le Livre à venir* [1959], où le neutre qualifie, sous sa version adjectivale, l'espace de l'œuvre, à *L'Entretien infini* [1969], *Le Pas au-delà* [1973] et *L'Écriture du désastre* [1981] où le neutre, substantivé, se cherche auprès d'un devenir concept, Blanchot n'aura cessé de travailler ce mot et de montrer par ce travail les tensions, les contradictions, les paradoxes irréconciliables autour desquels s'organisent la matière, l'espace, la forme littéraires.
4. Cf. Gilles Deleuze, *Logique du sens*, Paris, Minuit, 1969.
5. Cf. Emmanuel Levinas, *En découvrant l'existence avec Husserl et Heidegger*, [1949-1967], Paris, Vrin, 2001 ; « Contre la philosophie du Neutre », in *Totalité et infini. Essai sur l'extériorité* [1961], Paris, Le Livre de Poche, 1990, p. 332-333 ; Jacques Derrida, *L'Écriture et la différence* [1967], Paris, Seuil, 1979 ; *Parages* [1986-2003], Paris, Galilée, 2003.
6. Louis Marin, *Utopiques : jeux d'espace*, Paris, Minuit, 1973.
7. Cf. André Green, « Le genre neutre » [1973], in *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*, Paris, Minuit, 1983, pp. 232-246.
8. Cf. Pierre Fédida, *Corps du vide et espace de la séance*, Paris, Jean-Pierre Delarge, 1977 ; *Le site de l'étranger, La situation psychanalytique* [1995], Paris, P.U.F., 2009 ; « Le neutre et la négation, processus analytique et progrès thérapeutiques », in André Green et al., *Le Négatif, travail et pensée*, Le Bouscat, L'Esprit du temps, 1995, pp. 209-231.

9. Christophe Bident, « Les mouvements du neutre », *Alea : Estudios neolatinos*, vol. 12, no. 1, Université Fédérale de Rio des Janeiro, janvier-juin 2010, p. 14.
10. J'ai évoqué ici les différentes occurrences du terme que propose le dictionnaire normatif de la langue française d'Émile Littré, référence lexicographique majeure dans les travaux de Barthes ou de Louis Marin. Il faudrait ajouter qu'un portail informatisé comme le Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales (CNRTL), créé en 2005 par le CNRS français, retient également le droit, l'histoire, la géologie, l'astronomie, la phonétique, le sport, la peinture parmi les disciplines qui font usage de ce terme (cf. <http://www.cnrtl.fr/portail/>, entrée « neutre »).
11. Le mot « neutre », emprunté au latin *neuter*, signifie « aucun des deux » (cf. Alain Rey (dir.), *Dictionnaire historique de la langue française*, nouvelle édition, Paris, Le Robert, 2010, format epub).
12. Cf. Georges Didi-Huberman, *L'Image survivante, Histoire de l'art et temps des fantômes selon Aby Warburg*, Paris, Minuit, 2002.
13. Vingt ans durant, François Rabelais fait des études et travaille dans le milieu médical s'exerçant dans l'art de guérir. En 1530, il obtient son diplôme de bachelier à la Faculté de Montpellier, et dirige ensuite le service médical de l'Hôtel-Dieu de Lyon. Lors des *Leçons du Cours* à l'université, il commente longuement les *Aphorismes* d'Hippocrate et l'*Art médical* de Claude Galien.
14. François Rabelais, *Le Tiers livre des faictz et dictz du noble Pantagruel*, édition critique sur le texte publié en 1552 à Paris par Michel Fezandat, édition de Jean Céard, Paris, Librairie Générale Française, Le Livre de Poche, « Bibliothèque classique », 1995, p. 333.
15. *Ibid.*, pp. 333-335.
16. *Ibid.*, p. 334.
17. Jean Céard, « Le moyen et le neutre », in Emmanuel Naya et Anne-Pascale Pouey-Mounou (dir.), *Éloge de la médiocrité, Le juste milieu à la Renaissance*, Paris, Éditions ENS Rue d'Ulm, 2005, pp. 9-23.
18. *Apud* Céard, « Le moyen et le neutre », p. 17, je souligne.
19. Il serait intéressant par ailleurs de suivre dans les textes de Blanchot, par exemple, la récurrence de l'adjectif « obscur » en rapport avec le neutre, tout en sachant que la réception critique de cet auteur ne manque pas non plus ce qualificatif quand elle aborde la question.
20. Claude Galien, *Œuvres, II : Exhortation à la médecine, Art médical*, édition et trad. de Véronique Boudon, Paris, Les Belles Lettres, 2000, pp. 277-278. Il est bien connu que *L'art médical* de Galien a été un manuel fondamental pour les étudiants en médecine jusqu'en 1600. Pour une lecture qui rend compte des valeurs d'usage de la notion de neutre, des voies et des modes dont elle a été transmise jusqu'à la Renaissance, je renvoie à l'article de Maaike van der Lugt, « Neither Ill Nor Healthy. The Intermediate State Between Health and Disease », *Quaderni storici*, no. 136, 2011, pp. 13-46.
21. *Apud* Céard, « Le moyen et le neutre », pp. 17-18, je souligne.
22. *Ibid.*, p. 21, je souligne.
23. Roland Barthes par Roland Barthes, in *Œuvres complètes*, tome IV, *Livres, Textes, Entretiens 1972-1976*, édition d'Éric Marty, Paris, Seuil, 2002, pp. 706-707. Je souligne.
24. Maurice Blanchot, *L'Entretien infini*, Paris, Gallimard, 1969, p. 458.
25. Barthes, *Le Neutre*, p. 37. Ce projet éthique dont parle Barthes consisterait ici à « essayer de vivre selon les nuances que [l']apprend la littérature ».
26. Roland Barthes, *Comment vivre ensemble. Cours et séminaires au Collège de France (1976-1977)*, édition de Claude Coste, Paris, Seuil IMEC, 2002.
27. Cf. Tiphaine Samoyault, *Roland Barthes*, Paris, Seuil, *Biographie*, 2015, p. 191.
28. Cf. Roland Barthes, « Sémiologie et médecine » [1972], in *Œuvres complètes, IV, Livres, textes, entretiens 1972-1976*, édition de Éric Marty, Paris, Seuil, 2002, pp. 174-183
29. Cf. Christophe Bident, *Maurice Blanchot, partenaire invisible. Essai biographique*, Seyssel, Champ Vallon, 1998, p. 49.
30. Cf. Pascal Possoz, « La médecine en filigrane dans la vie et l'œuvre de Maurice Blanchot », in Monique Antelme et al., *Blanchot dans son siècle*, Lyon, Parangon/VS, 2009, pp. 155-165.
31. Barthes, *Le Neutre*, p. 38.



32. *Ibid.*, p. 111.
33. J'ai tenté de développer cette hypothèse dans un article intitulé « De la "vitalité désespérée" du Neutre », paru dans Nenad Ivić et Maja Zorica Vukušić (dir.), *Roland Barthes. Création, émotion, jouissance*, Paris, Classiques Garnier, 2017, pp. 129-138.
34. Maurice Blanchot, *Le Pas au-delà*, Paris, Gallimard, 1973, pp. 175-176.
35. Maurice Blanchot, *L'Entretien infini*, Paris, Gallimard, 1969, pp. IX-XXVI.
36. *Ibid.*, p. XVI.
37. *Ibid.*, p. XXI.
38. *Ibid.*, p. 364.
39. Roland Barthes, « Esquisse d'une société sanatoriale » [1947], in *Album, Inédits, correspondances et varia*, édition d'Éric Marty, Paris, Seuil, 2015, p. 87-89. « [L]'homme-se-soignant » n'apparaît pas explicitement dans l'inventaire des figures du Neutre que Barthes établit pour son cours, tout comme la médecine n'apparaît pas dans l'inventaire des disciplines qui se partagent le neutre. Pourtant, tout en lui, dans son régime de vie, est marqué par le neutre.
40. Georges Canguilhem, *La connaissance de la vie* [1952], Paris, Vrin, 1992 ; *id.*, *Le Normal et le Pathologique* [1966], Paris, P.U.F., 2005 ; Claude Debru, Mihel Morange, Frédéric Worms (dir.), *Une nouvelle connaissance du vivant*, Paris, Éditions Rue d'Ulm, 2012 ; revue *Esprit*, no. 411, janvier 2015, dossier « Nouvelles politiques du vivant ».
41. Alain Ehrenberg, *La fatigue d'être soi, Dépression et société* [1998], Paris, Odile Jacob, 2000.
42. Claire Marin, *L'homme sans fièvre*, Paris, Armand Colin, 2013.